Dominique BOUREL, *Martin Buber. Sentinelle de l'humanité*

Paris, Albin Michel, 2015

Simon Schwarzfuchs

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8890>

DOI : 10.4000/rhr.8890

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2018

Pagination : 189-193

ISBN : 978-2-200-93166-7

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Simon Schwarzfuchs, « Dominique BOUREL, *Martin Buber. Sentinelle de l'humanité* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 1 | 2018, mis en ligne le 20 mars 2018, consulté le 15 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8890> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.8890>

Ce document a été généré automatiquement le 15 janvier 2021.

Tous droits réservés

Dominique BOUREL, *Martin Buber.* *Sentinelle de l'humanité*

Paris, Albin Michel, 2015

Simon Schwarzfuchs

RÉFÉRENCE

Dominique BOUREL, *Martin Buber. Sentinelle de l'humanité*, Paris, Albin Michel, 2015, 24 cm, 828 p., 26 €, ISBN 978-2-226-25700-0.

- 1 L'ouvrage considérable que D.B. a consacré à Martin Buber, marque le cinquantième anniversaire de la disparition de celui qui fut un des penseurs juifs les plus connus du xx^e siècle. Né à Vienne, il fut élevé à Lemberg (Lviv) alors capitale de la Galicie autrichienne, dans le foyer très orthodoxe de son grand-père le grand midrachiste Salomon Buber. Il y fut formé à la pratique du judaïsme ainsi qu'à l'étude de ses textes principaux. C'est aussi en Galicie qu'il rencontra les *Ḥassidim* et découvrit le *Ḥassidisme*. Sa longévité (1878-1965) l'a rendu témoin des événements majeurs qui ont transformé la vie du judaïsme moderne, de l'émancipation jusqu'au génocide, du ghetto jusqu'à l'État d'Israël. Le livre de D.B. repose sur d'innombrables lectures qu'il présente dans sa Bibliographie générale sur Martin Buber en ligne (<http://bitly.com/bibliobuber>.)
- 2 D.B. à qui nous devons déjà le bel ouvrage qu'il a consacré à *Moses Mendelssohn : la naissance du judaïsme moderne* (2004), décrit la pensée de Buber comme « cheminant de la philosophie à la sociologie, de l'histoire des religions à l'exégèse biblique, des luttes politiques sionistes des jeunes années jusqu'à la libération des Juifs soviétiques de la vieillesse, sans oublier l'inlassable promotion du respect des habitants de la Palestine puis d'Israël ». Il a touché à tout avec des succès divers.
- 3 De retour à Vienne en 1896, il y entreprendra des études universitaires. Conformément à la tradition allemande il fréquentera successivement les universités de Vienne, Leipzig, Zurich et Berlin, où il s'installera. Il y concevra une véritable passion judéo-allemande, à laquelle il restera fidèle toute sa vie, même lorsqu'il aura tourné le dos à la

pratique religieuse dans laquelle il a été élevé. Il se regarde comme un anarchiste religieux, mais affirme que le judaïsme doit conserver son originalité et rejeter toute imitation : « ce n'est qu'en étant complètement juifs que nous pourrions être complètement hommes ». L'émancipation et la baisse de la religiosité juive exposent le judaïsme à une crise grave : il risque de se voir condamné à une demi-vie à moins de surmonter l'héritage du ghetto et de la *Galouth*. Il croit profondément que la culture judéo-allemande pourra faciliter l'avènement de cette renaissance juive qu'il appelle de tous ses vœux.

- 4 Il se définira bientôt comme un Juif national, donc sioniste, désireux de travailler au développement du caractère national du judaïsme. À Vienne où il adhèrera au sionisme, il s'approchera de Théodore Herzl, qui lui confiera en 1901 la direction de l'hebdomadaire sioniste *Die Welt*, mais il n'y restera que quelques mois. Il s'aperçoit très tôt qu'il ne partage pas la conception du sionisme de ce dernier, qui prône la primauté absolue du politique, alors qu'il souhaite lui associer une réflexion sur les problèmes culturels et intellectuels.
- 5 Buber découvre le judaïsme comme religiosité, tout en s'éloignant de sa pratique. Il est persuadé de l'existence au sein du judaïsme d'un courant souterrain qui garantit non seulement sa continuité mais également sa régénération. C'est dans la vieille communauté de Prague qu'il prononce en 1909 et 1910 ses *Trois discours sur le judaïsme* : le judaïsme et les juifs ; le judaïsme et l'humanité ; le renouvellement du judaïsme. Pour Buber il n'y a pas de place pour le doute : le judaïsme a un passé, mais il a surtout un avenir, car il n'a pas encore terminé sa tâche. Adepte d'un sionisme culturel, il aspire à la réunion spirituelle et culturelle des membres de la tribu juive et au renforcement de sa particularité. C'est dans cet état d'esprit qu'il participe à la fondation en 1901 d'une maison d'édition juive, le *Jüdischer Verlag*, qui présentera les juifs et pas seulement leur religion au sein de la culture mondiale.
- 6 Il a vingt-six ans en 1904 lorsqu'il renonce à la plus grande partie de ses activités sionistes pour réunir les écrits hassidiques qui l'occuperont désormais. Il connaît bien ce monde, mais il n'insistera guère sur son profond, voire pointilleux, attachement à la pratique quotidienne. Il avait d'abord pensé traduire ses récits avant de décider en fin de compte de les raconter à nouveau dans sa langue. C'est ainsi qu'il présentera *Les contes de Rabbi Nahman* de Braslav (1906) et *La légende du Baal Chem Tov* (1908). En 1949 il publiera un important recueil de *Récits des Hassidim*. Ces publications, qui furent une révélation pour beaucoup, conférèrent au hassidisme un droit de cité dans l'humanisme moderne.
- 7 Buber relâcha son activité sioniste à cette époque, sans doute à cause de ses activités littéraires qui prenaient tout son temps. La guerre mondiale qui exacerba le nationalisme des belligérants mit l'idée même de peuple juif à l'épreuve. Subjugué par un même enthousiasme guerrier, plus d'un combattant juif, allemand ou français, commença à en douter. La symbiose judéo-allemande allait-elle l'emporter sur l'idée sioniste ? Buber refuse de s'incliner : il ne cessera d'insister sur la nécessité absolue d'un enracinement dans le sol natal pour que la force originelle intacte et même purifiée du judaïsme puisse redevenir créatrice « pour la réalisation d'une vie de justice dans les limites de la terre et d'un modèle de société humaine sur le sol maigre de Canaan ».
- 8 En 1916, en plein conflit, il quittera Berlin pour Heppenheim, petite ville de Hesse, où il résidera jusqu'en 1938. C'est là qu'il achèvera son fameux essai *Je et Tu* qui sera publié

en 1923. Il s'y penche sur le monde des relations et met l'accent sur l'absolue nécessité du dialogue avec les autres humains et le Tu divin, qui est le tout autre et le tout proche. Buber s'y révèle comme un philosophe religieux, mais on n'a pas manqué de remarquer que le mot juif n'y apparaît nulle part. Sa neutralisation doit-elle ou peut-elle être interprétée comme une recherche d'universalité ? Cet ouvrage, qui fut très souvent réédité et traduit dans de nombreuses langues, jeta les bases d'un dialogue fécond entre des penseurs appartenant à des religions différentes. Il apporta la renommée à son auteur qui sera bientôt reconnu comme le fondateur de l'école du dialogue.

- 9 C'est à Francfort, ville proche de Heppenheim, que le philosophe et théologien juif allemand Franz Rosenzweig, retour de la guerre, créa en 1920 le *Freies Jüdisches Lehrhaus* (université populaire juive) pour combattre l'ignorance du judaïsme. À partir de 1922, Buber collaborera avec lui dans le *Lehrhaus*. Cette rencontre entre deux esprits si différents, qui s'opposent sur nombre de questions, y compris le sionisme ou la pratique religieuse, aboutira à une nouvelle traduction allemande de la Bible hébraïque. Ils s'accordèrent sur un certain nombre de principes de traduction, auxquels Buber restera fidèle après le décès de son associé survenu en 1929. Ils ne voulaient pas une traduction de plus, mais une *Verdeutschung*, une « germanisation » de l'Écriture dans la fidélité la plus exigeante à l'original hébreu. Le résultat sera un curieux mélange de prose et de poésie, qui ne manqua pas d'étonner. Les partis pris des traducteurs furent diversement appréciés et le débat dure encore. Quatre volumes seulement avaient paru en 1929. Buber décida alors de continuer seul, mais sur les mêmes principes. Le dernier volume parut en 1961.
- 10 Les *Ostjuden* s'étaient intéressés à ces initiatives, alors que nombre de Juifs d'origine allemande se faisaient gloire de leur intégration dans la société allemande et sa culture. Ils considéraient que le sionisme était leur pire ennemi et il n'était pas question d'y adhérer et encore moins d'envisager un départ en Terre Sainte. Buber répliquait que la destruction du Royaume d'Israël avait mis un terme à l'enracinement du peuple juif dans sa terre et qu'il importait d'y remédier.
- 11 Sans doute ambitionnait-il une carrière universitaire. Il obtint en 1924 un enseignement d'Éthique et sciences religieuses juives dans la jeune université de Francfort-sur-le-Main, devenant ainsi le premier « titulaire » juif d'une chaire universitaire allemande consacrée au judaïsme ! Il devint Professeur honoraire en 1930, titre ronflant, mais sans contenu réel. Avec la montée du nazisme en 1933, il renoncera à son enseignement. Exclu de l'Université le 4 octobre suivant, il n'a plus rien à attendre de l'université allemande.
- 12 Son avenir l'appelant désormais à l'Université Hébraïque à Jérusalem, il se rendra à Jérusalem en 1935, sans doute pour faire avancer sa candidature. À la fin de 1935 il y sera nommé professeur de sociologie dans une chaire créée *ad personam*. Il se prépara à quitter l'Allemagne, mais il n'arrivera en Palestine que le 24 mars 1938. À l'âge de soixante ans, il prenait un nouveau départ.
- 13 Prit-il alors conscience du fossé qui se creusait de plus en plus entre les Juifs et les Arabes de Terre Sainte ? Selon D.B. ce problème ne cessera plus de le préoccuper. Opposé à toute forme de nationalisme et supportant mal les discours fixant comme but au sionisme la création d'une majorité juive en Palestine, il continuera de prêcher l'entente entre les deux communautés. Oublieux de l'histoire difficile des relations judéo-arabes à travers les âges et sous-estimant l'importance des accords Weizmann –

Émir Fayçal de 1919, il reprochera aux dirigeantes sionistes de n'avoir pas su établir les contacts nécessaires pour cimenter leurs relations avec les dirigeants arabes. Il se déclarera prêt à envisager la création d'un État binational et à faire des concessions pour garantir la parité entre les deux populations, quitte à limiter le rythme de l'immigration juive. Les instances sionistes ne peuvent le suivre sur cette voie. Elles sont préoccupées par le terrorisme arabe qui se développe. Buber, qui n'insiste guère sur cet aspect de la réalité, doit cependant reconnaître, non sans amertume, que la volonté de paix est plus affirmée dans les milieux cultivés juifs de Palestine que dans ceux des pays arabes. L'incompréhension reste totale et les tentatives faites par des groupes d'intellectuels juifs resteront vaines. Leurs propositions sont mal accueillies par les milieux juifs et ce sera bien pire dans le milieu palestinien.

- 14 En mai 1948, Buber fut lui-même victime de cet antagonisme, lorsqu'il fut contraint avec le début des hostilités de quitter son domicile d'Abou Tor, le quartier arabe de Jérusalem dans lequel il s'était installé en 1938. Il ne renonça pas pour autant à son vieux rêve d'entente judéo-arabe, mais il savait qu'il était isolé et que, les guerres aidant, les représentants de l'un et l'autre camp continueraient de se dérober. L'homme du dialogue en était réduit au monologue !
- 15 Il se penchera à la même époque sur la question lancinante des relations avec une Allemagne dénazifiée qui se voulait différente. Il ne sut pas résister à l'envie de donner une réponse personnelle à un problème qui concernait la communauté juive tout entière. Il se rendra en Allemagne dès la fin de 1950 pour y faire des conférences et il y sera à nouveau publié en allemand. Sa décision suscita des critiques acerbes. Il prit sa retraite l'année suivante à l'âge de soixante-treize ans. Vers la fin de la même année il décida d'accepter le prix qu'une université allemande venait de lui décerner. Cette décision fut très mal reçue par le public israélien qui lui reprocha son excès d'empressement. Son prestige n'y résista pas. Il poursuivra néanmoins ses activités, mais ce sera surtout en dehors d'Israël.
- 16 Par la suite, il fera de nombreux séjours en Allemagne. Sa popularité ne cessera de grandir au dehors d'Israël surtout dans les milieux chrétiens, qui célébraient l'écrivain, le philosophe, le traducteur de la Bible et le découvreur du Hassidisme. Son influence sur le monde juif resta secondaire et il faudrait peiner pour en déceler la trace dans le domaine des études juives ou dans celui de la vie religieuse. Son quatre-vingt-cinquième anniversaire fut cependant célébré en 1963 sous le signe de l'apaisement !
- 17 Pour D.B., Buber fut la sentinelle de l'humanité. Le terme est ambivalent : la sentinelle fait le guet et donne l'alerte et c'est là que s'arrête son rôle. Buber savait qu'il occupait un poste d'observation éloigné du monde de l'action. Il lui aura cependant permis de porter un regard personnel sur son temps. Il dut s'en contenter.

AUTEURS

SIMON SCHWARZFUCHS

Université Bar-Ilan, Israël.